

Lettre à Richard Strauss sur les Maîtres Chanteurs

Hugo von Hofmannsthal

Cher Monsieur,
Une idée, une intrigue, une constellation de personnages intéressants et signifiants, et tout ceci formant une unité dont un compositeur puisse tirer parti — c'est une grâce exceptionnelle. Je ne crois pas qu'on puisse la provoquer en axant son attention sur une certaine biographie, une époque déterminée ou un sujet précis. Cela, j'en ai peur, risquerait plutôt de l'effaroucher. Il n'est pas si difficile de comprendre ce qui fait des *Maîtres Chanteurs* un poème si vigoureux et si attachant, supérieur aux autres œuvres de cet homme unique en son genre.

Certes, plusieurs facteurs y contribuent, on y trouve même une composante autobiographique, mais l'élément décisif, fondamental, c'est la ville de Nuremberg. Cette cité dans son ensemble, telle qu'elle se dressait encore, intacte, dans les années trente, non pas simple reflet, mais présence réelle de l'univers intellectuel, affectif et quotidien du seizième siècle à ses débuts, fut une rencontre décisive pour les Romantiques, depuis Tieck, Wackenroder et les *Epanchements d'un moine amateur d'art*, avec la silhouette de Dürer se profilant à l'horizon, en passant par Arnim et E.T.A. Hoffmann, jusqu'à l'artiste en qui culmine et s'épanouit le romantisme : Richard Wagner. La ville de Nuremberg, en révélant au compositeur l'être et le devenir de l'Allemagne, a joué un rôle décisif dans la genèse des *Maîtres Chanteurs* : Wagner lui-même le dit sans ambiguïté dans son autobiographie, et il est impossible de ne pas s'en souvenir. Ce fut pour lui une aventure véritablement poétique, où on trouve déjà la bagarre nocturne et l'appel du veilleur invitant au repos. Ce qui confère à cet opéra son indélébile authenticité, c'est qu'il ressuscite un monde clos et bien réel, un monde qui a existé ; il ne suscite pas comme *Lohengrin*, *Tannhäuser* ou même le *Ring* (*Tristan* est un cas à part), des mondes rêvés ou fabriqués qui n'ont jamais été. C'est la dimension pour ainsi dire homérique des *Maîtres Chanteurs*, qui les apparente à *Hermann et Dorothee*, à la première partie de *Faust* (révérence parler) et certainement à *Götz von Berlichingen*. Voilà ce qui leur assure une vigueur et une fraîcheur durables. Ce beau poème comporte d'autres éléments, dont il n'est pas plus difficile de retrouver les sources. L'aura à la fois intellectuelle et germanique qui nimbe Hans Sachs, son côté représentatif, Wagner les doit à la captivante interprétation que Goethe donne du personnage dans *La vocation poétique de Hans Sachs*. Relisez ce poème, le contenu en

est inépuisable. Vous y trouverez aussi la préfiguration des deux personnages féminins allégoriques qu'on rencontre dans le chant de Walther : la muse, élément humaniste, et l'âme simple, domestique et sensuelle, incarnée dans une femme. Quant au thème du jeune aristocrate qui se mêle aux artisans, aimable fusion de la sphère chevaleresque et de l'univers bourgeois, vous le trouverez dans la charmante nouvelle de E.T.A. Hoffmann *Maître Martin le tonnelier et ses compagnons*. Le reste ? Des données autobiographiques (l'artiste vieillissant, aux confins du désir et de la résignation). L'emphase nationaliste est le reflet d'une époque brûlante de fièvre patriotique (celle où on sent l'unité allemande en train de se réaliser). Même un détail pittoresque comme l'identification Beckmesser-Hanslick n'est possible que parce qu'un office de marqueur existait dans la société qui a inspiré l'œuvre. Il est impossible de prétendre imiter une chose pareille ; tout au plus peut-on la prendre comme modèle éloigné. Or, à ma connaissance, le seul livret à peu près réussi qui prenne les *Maîtres Chanteurs* comme modèle éloigné, c'est celui du *Chevalier à la Rose*.

Comme Nuremberg dans les *Maîtres Chanteurs*, c'est ici la Vienne de Marie-Thérèse qui est le personnage principal : une ville grouillante, plausible parce que réelle, et qui recèle des centaines de correspondances, d'analogies, de relations : de Faninal à Ochs, du commissaire de police et de l'aubergiste jusqu'à la grande dame, du palais à la ferme en passant par le monde des laquais... C'est cet ensemble qui insuffle la vie aux personnages.

J'ai toujours eu Ulrich de Lichtenstein en exécution ; mon imagination, loin de rechercher le personnage, le fuit. Je ne possède pas la clef de cet univers qu'est le Moyen-Age à son déclin. Peut-être Hauptmann y a-t-il accès, peut-être saura-t-il tirer de son idée première une ébauche sur laquelle vous pourrez broder.

Quant à ce milieu des princes et des musiciens du XVIII^e siècle, je le trouve aussi un peu insipide et rebattu. Mon esprit se plairait plutôt dans une période beaucoup plus proche, où on pourrait placer une comédie légère — 1840 à 1850 environ. Mais l'inspiration, tout est là !

Je vais essayer de vous écrire à propos d'*Hélène* une lettre semblable à celle que je vous ai envoyée en son temps sur *Ariane*, afin de guider un peu les gens.

Cordialement à vous.
Rodaun, le premier juillet 1927.